

# Du voyage en bas de chez soi

*Le philosophe Pierre Zaoui explique comment, malgré toutes les difficultés que cela pose, pauvres comme riches ont tout intérêt à se fréquenter*

De Diogène le cynique aux Stoïciens, de Rousseau, Montesquieu et Kant à Jurgen Habermas et Ulrich Beck, le cosmopolitisme est l'une des plus belles idées que nous ait léguée la tradition philosophique occidentale, s'enrichissant peu à peu des vertus de la charité abrahamique (aussi bien chrétienne que juive et musulmane) et de l'idéal d'égalité républicain.

Quoi de plus beau en effet que de ne pas rester « *un imbécile heureux qui est né quelque part* » pour devenir « *citoyen du monde* », de faire partie de ces « *grandes âmes qui embrassent tout le genre humain de leur bienveillance* » pour reprendre les mots de Rousseau, d'« *être hors de chez soi, et pourtant de se sentir partout chez soi* » pour parler comme Baudelaire, de fonder pour tous une « *appartenance directe à l'association des cosmopolites libres et égaux* » suivant les termes de Habermas ? Le cosmopolitisme peut en tout cas être compris comme la première apologie de la mixité sous toutes ses formes : ethnique, religieuse, culturelle, artistique, linguistique, scientifique, même biologique, c'est-à-dire de la mixité sociale, celle-ci rassemblant toutes les autres, au moins à l'heure de la mondialisation et des flux migratoires continus.

C'est une apologie qui peut se comprendre très simplement : on est toujours gagnant, on devient toujours meilleur, plus ouvert, plus sensible, plus intelligent, plus moral, à se confronter à l'autre, au différent, au plus riche comme au plus au pauvre, à apprendre ainsi de nouvelles façons de vivre, de comprendre, d'aimer, de partager, de se remettre en question.

C'est une apologie théoriquement assez incontestable, qui s'appuie sur des faits parfaitement avérés. Biologiquement, il est prouvé que la consanguinité est un mauvais calcul en termes de stratégie de perpétuation de l'espèce et que le métissage est l'avenir de l'homme. Linguistiquement, toutes les langues meurent à se refermer sur elles-mêmes (comme les patois) ou à s'étendre au-delà d'une communauté vivante et mélangée (comme le Globish, le jargon utilisé par des locuteurs de diverses autres langues quand ils veulent communiquer en anglais). Elles ne se survivent qu'à se frotter à d'autres langues

et à être parlées à la fois par des gens qui la parlent mal et ainsi l'enrichissent de nouvelles locutions comme de nouvelles tournures, et par des gens qui la parlent depuis toujours (à la manière dont le narrateur de *La Recherche du temps perdu* retrouve la langue de Saint Simon non chez les aristocrates du faubourg Saint-Germain mais dans le parler populaire de sa servante Françoise).

Culturellement et artistiquement, les mythes des musiques, des peintures, des littératures, des philosophies, des cinémas nationaux ont été assez justement dénoncés : Beethoven, Schumann, Malher ont composé leurs plus grandes symphonies et variations autour de ritournelles populaires ; la Renaissance italienne ne s'épanouit qu'avec l'arrivée des pigments hollandais et la Renaissance française qu'avec l'apport de la Renaissance italienne ; la philosophie scolastique d'Occident ne se relance qu'avec l'apport des philosophies arabo-musulmanes ; la Nouvelle Vague du cinéma français ne doit une grande part de son génie qu'à l'écoute du cinéma hollywoodien. Et ne parlons même pas de la gastronomie dont le concept de cuisine du terroir est une parfaite hérésie, n'étant que la photographie figée d'influences, d'ingrédients, de recettes, d'épices, de parfums infiniment multiples et mélangés qui en ont fait un jour sa richesse.

Enfin, c'est une apologie qui peut se comprendre très concrètement et au quotidien dès qu'on en fait l'expérience dans les quartiers mélangés des grandes métropoles mondiales. Ce n'est même plus un simple enrichissement ou une ouverture d'esprit que l'on expérimente, mais d'abord une joie. Quelle joie d'avoir le choix, en descendant de chez soi, entre un chinois traditionnel, un bistrot où l'on trouve encore des menus ouvriers, un kebab pas cher pour les fins de mois, un couscous vraiment bon pour les débuts de mois, un sicilien de bonne tenue quoi qu'un peu cher, un restaurant « world cuisine » un peu plus chic pour les moments de fête. Quelle joie de voir ses propres enfants fréquenter dans leurs écoles des plus riches et des plus pauvres, des enfants portant d'autres valeurs et d'autres horizons : juste espoir de se dire qu'ils finiront ainsi peut-être un peu plus humbles ou un peu moins méprisants, un peu moins terrorisés par l'autre ou un peu moins fiers d'en être (riche, pauvre, blanc, noir, etc.), un peu moins distants ou un peu moins naïfs (ce n'est pas toujours facile, l'autre), bref un peu moins bêtes.

Ce n'est certes là qu'un espoir, mais un espoir que ne peuvent offrir que les villes mélangées et jamais la stricte logique radicalement immorale de la reproduction familiale ou clanique. Quelle joie, plus généralement, d'entendre des rites, des célébrations, des fêtes que l'on ne connaît pas et qui nous rappellent combien le monde est vaste et a de multiples manières de se réjouir du fait de vivre.

Tout le problème consiste alors à comprendre pourquoi une si belle idée, une si belle apologie, si juste théoriquement, si effective pratiquement pour quelques-uns, fonctionne si mal dans l'esprit de la majorité de nos concitoyens. Pourquoi ressemble-t-elle autant dans les consciences individuelles à une mauvaise blague à la Desproges qu'on pourrait parodier ainsi : « *Ségrégation ou mixité sociale, que choisir ? Certes, dans la ségrégation, il faut exclure les pauvres ou dépouiller les riches, ce n'est pas très joli ; mais dans la mixité sociale, il faut vivre avec.* » Pourquoi est-elle aussi mal considérée, et peut-être plus encore aujourd'hui que jamais, à l'heure de la mondialisation, y compris parmi ceux qui la prônent « idéalement » ? Pourquoi est-elle même vue comme un idéal alors que c'est d'abord une expérience concrète capable de tirer d'elle-même sa propre autorité (« Venez et vivez parmi nous, cela devrait déjà suffire ») ?

## **LES DEUX LIMITES DU COSMOPOLITISME CLASSIQUE**

Le cosmopolitisme classique ne fonctionne pas, ne peut pas pénétrer les consciences de chacun, pour deux raisons : d'abord une raison d'origine – il est au départ trop aristocratique – et ensuite une raison actuelle – il est bien trop indifférent aux catastrophes écologiques qui nous menacent, qui sont pour beaucoup déjà là.

Pour la première raison, certes, le cosmopolitisme n'est pas l'apanage de quelques-uns parmi les plus riches et les plus éduqués. Il est partagé par l'esclave philosophe or-

gueilleux (Epictète) qui ne peut se reconnaître dans sa Cité ou son Empire et veut le monde entier, par le pauvre qui rêve d'échapper à sa classe, par l'immigré qui a rompu avec sa propre culture et rêve de naître à nouveau, par l'ambitieux provincial qui monte à la capitale en disant : « *Paris, à nous deux maintenant !* » Mais en vérité ce sont tous des aristocrates, des âmes qui se croient supérieures, autonomes, affranchies du social, chacune à sa manière, c'est-à-dire n'envisageant leur rapport au monde que dans un face à face : moi et le monde, sans se soucier de tout le ridicule que comporte ce « et ». Ils sont ainsi oublieux du fait que le monde « réel » n'est pas composé d'individus qui se font face mais de familles, de clans, de communautés, de classes, dont les réseaux de reconnaissance et de solidarité peuvent souvent seuls assurer la réussite ou la survie de chacun.

Le cosmopolitisme était peut-être une belle idée mais elle est en partie mort-née parce qu'elle faisait l'impasse sur ce qui fait la réalité de nos sociétés : moins l'exigence aristocratique de liberté individuelle infinie que l'exigence commune d'appartenance, riches et pauvres mêlés, pour des raisons très simples d'intérêts bien compris. Même chez ses défenseurs les plus récents – Beck, Habermas –, le cosmopolitisme demeure une idée aristocratique : que l'on insiste, comme Beck, sur les risques planétaires qui nous menacent et sur l'exigence de leur partage en commun ou, comme Habermas, sur les principes formels et universels de notre être-en-commun, on ne fait que répéter le débat d'esprits éclairés et supérieurs qui s'adressent à des esprits éclairés et supérieurs.

En revanche, le meilleur de cette idée survit peut-être dans l'exigence bien plus simple, bien plus modeste, bien plus aisée aussi à réaliser au quotidien, de mixité sociale. Car qu'est-ce que la mixité sociale sinon un cosmopolitisme par le bas, non pas aristocratique mais démocratique, non pas intellectualisé, sublimé, mais incarné au jour le jour entre les classes les plus favorisées et les classes les plus défavorisées, non pas individualiste mais prenant en compte l'existence des familles et des communautés, non pas communautariste mais ne se fondant que sur les demandes individuelles ?

La mixité sociale, dans ses formes les plus concrètes (mélange de logements sociaux et de logements privatifs, mélange d'aides et d'incitations, mélange de sédentaires et de nomades), est peut-être la seule expérience qui permette de penser un cosmopolitisme vraiment universel, c'est-à-dire qui concerne tout le monde et non simplement l'individu libre face au monde, donc un cosmopolitisme dépouillé de sa mythologie de la rencontre (la rencontre est parfois une mauvaise rencontre : un dealer, un braqueur, une brute ; ou bien un exploiteur, un méprisant, un cuistre) et de l'autre (l'autre est parfois une plaie qui fait trop de bruit, trop de remue-ménage, est trop dangereux ou trop écrasant), mais forte aussi de son infinie diversité : le pauvre, c'est aussi bien le doux soumis que le rebelle et le truand ; l'étranger, l'autochtone déclassé ou jamais classé ; la famille à rallonge que l'individu sans attaches ; le riche, c'est aussi bien l'humaniste que le raciste, celui qui n'est jamais là et celui qui est tout le temps là, le gros travailleur et l'oisif, le barbare et le civilisé.

## **LA MIXITÉ SOCIALE COMME COMBAT**

Cette idée d'une relève du cosmopolitisme ancien par une exigence nouvelle de mixité sociale est encore renforcée par un argument nouveau et inattendu, de nature écologique, qui est la seconde raison de son impasse. Le cosmopolitisme traditionnel est en effet d'abord une idéologie du voyage, du dépaysement, de la découverte de peuples nouveaux traités en égaux.

Mais cette idéologie n'est plus de mise aujourd'hui. Non seulement, on sait depuis très longtemps que la Terre est ronde, mais surtout il est devenu impossible de promettre le voyage à tous sauf à détruire pour de bon notre fragile planète. Ecologiquement, le seul voyage possible pour tous est le voyage en bas de chez soi. Si l'on veut donc sauvegarder écologiquement l'esprit du cosmopolitisme, la richesse du dépaysement, l'amour des voyages, il faut être capable d'inviter le monde chez soi. Or, c'est bien cela qu'offre la mixité sociale, il suffit d'ouvrir les yeux et de descendre les escaliers dans les immeubles bien faits des quartiers bien faits : au fil des portes on redécouvre nos banlieues,

toutes nos campagnes, nos anciennes colonies, et enfin le monde entier. Il ne faut toutefois pas se faire trop d'illusions, l'exigence politique, morale, culturelle, simplement humaine, de mélange se heurtera toujours à deux réalités anthropologiques presque universelles : l'ineffaçable désir des riches de faire sécession, d'oublier le reste du monde, de vivre entre soi ; et l'ineffaçable désir des pauvres de résister à la gentrification qui les rend étrangers à leur propre chez soi avant de les expulser à la périphérie (ou au centre des villes, suivant les modes nationales ou régionales de ségrégation).

Dans les faits, c'est même encore plus compliqué. Certains riches veulent bien des étrangers si exotiques et corvéables à merci, mais pas des pauvres fainéants de leurs propres pays ; d'autres au contraire s'accommoderaient à la limite des pauvres de leur cru mais pas des étrangers. Symétriquement, certains pauvres ne demanderaient qu'à vivre auprès des riches mais à condition qu'il n'y ait pas d'étrangers ; tandis que d'autres pauvres (ou les mêmes mais à une autre époque ou dans une autre humeur) accueilleraient avec plaisir le monde entier sauf les riches.

Il n'y a toutefois pas là de quoi désespérer de la mixité sociale. Cela signifie seulement qu'elle exige un combat de chaque instant et presque toujours à front renversé. Un combat pour les pauvres et pour les riches qui ont tous à gagner à se fréquenter les uns les autres, et un combat contre les pauvres et contre les riches qui ont les uns comme les autres tout à perdre à trop se rapprocher. Un combat contre le marché et pour l'Etat ou les collectivités territoriales quand ceux-ci exigent de construire des logements sociaux au cœur des quartiers cossus, mais aussi un combat contre l'Etat et les collectivités territoriales quand ceux-ci mènent des politiques ouvertement ségrégationnistes et donc pour le marché quand celui-ci permet au contraire de mélanger les populations. Un combat pour les étrangers, parce que sans étrangers il n'y a plus rien de cosmopolite, et un combat pour les nationaux, parce que sans nationaux, la mixité n'est plus sociale mais purement ethnique, et on en revient aux rêves d'ailleurs qui ont nourri toutes les exploitations, tous les colonialismes et tous les racismes. Un combat pour l'individu – puisque cela sert peut-être d'abord à ça la mixité sociale : permettre à chacun de sortir de sa classe, de son ethnie, de son clan au contact des autres – et un combat contre l'individu – puisque la mixité sociale, c'est d'abord le mélange des familles avant d'être celui des seules personnes comme dans le cosmopolitisme abstrait. Un combat pour plus d'égalité – puisque vivre ensemble au milieu du divers permet au quotidien de mieux mesurer l'égalité de n'importe qui avec n'importe qui – et un combat qui ne peut que souligner les inégalités – puisque mélanger riches et pauvres, c'est nécessairement mettre les pauvres sous les yeux des riches et les riches sous les yeux des pauvres.

Bref, oui, le combat pour la mixité sociale est tissé de contradictions. Mais au moins, c'est un combat. Le cosmopolitisme classique n'était qu'un doux rêve, mais un rêve de l'individu libre. Entre le rêve et le combat, il faut toujours préférer le combat. Il est bien plus impur, toujours incertain dans ses fins, toujours compromettant dans ses moyens, mais il sauve peut-être du rêve sa part la plus réelle : à quelques endroits improbables, un partage réel, une rencontre réelle, une paix réelle, l'espoir d'une humanité commune.

Quand Theaster Gates, cet étrange artiste américain, rénove des immeubles à l'abandon des ghettos noirs de Chicago, les transforme en bibliothèques, en restaurant bio, en musées précaires et improbables, il sait bien tout ce qu'il risque : l'accusation de misérabilisme d'un côté, le danger bien réel de l'autre d'aider à l'embourgeoisement du quartier et à en chasser les pauvres. Mais il continue, se bat et se déplace quand il le faut. C'est un modèle pour nous tous.

**PIERRE ZAOUÏ, PHILOSOPHE, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ  
PARIS 7-DENIS DIDEROT, MEMBRE DU CENTRE INTERNATIONAL  
D'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE (CIEPFC)**